

# Le génie de la marche - Poétiques, savoirs et politiques du corps mobile

Colloque Cerisy-la-Salle, 31 mai – 7 juin 2012

Georges Amar

**Abstract** : J'ai voulu revisiter brièvement mais sans en oublier aucune les multiples facettes qui, au long du colloque, ont fait miroiter le diamant de la marche ! Il s'en dégage, pour reprendre le mot de Stéphane Tonnelat, que la marche est une ressource. Une ressource ouverte, capable, à l'instar des cellules souches où la médecine met tant d'espoirs, de réparer les blessures urbaines comme d'initier des développements inédits. Sa modestie, à l'heure de l'économie de rareté qui se profile, est sa vertu. Cette *modestie*, qui en fait le génie inter-modal dont les autres modes de transport, plus fermés sur leurs identités, ont tant besoin, n'est d'ailleurs qu'apparente. La marche n'est pas « simple », nous dit Alain Berthoz, elle est *simplexe*. Nos villes, déjà bien compliquées de tant d'innovations superposées, ont besoin du génie intact du « plus vieux des modes » de la présence humaine sur la terre.

Notre colloque a tenu ses promesses, qui étaient de révéler le GÉNIE de la marche, et même au delà. *Au delà*, car si nous savions que ce génie est multiplexe nous n'avions ni mesuré l'ampleur de son spectre ni assez vu qu'il possède une dimension irréductible à toute discipline : Le CHARME. Le charme discret (parfois "bourgeois", parfois révolutionnaire !) de la marche, nous l'avons éprouvé sous des formes variées. Nul n'oubliera sans doute la voix et le visage de Karim, jeune musicien marocain qui accompagnait aux percussions, avec une violoncelliste et une accordéoniste tout aussi talentueuses, le splendide poème « Je marche » de Guillaume Allardi. Après le spectacle Karim se mit à nous conter simplement son périple pédestre de Paris jusqu'à son village natal du nord du Maroc. Il incarna pour nous cette nuit-là, dans la cave profonde du château médiéval, le génie modestement irrésistible de la marche.

Ce charme, nous le retrouvâmes identique, un matin plus tard, dans la voix et le paradoxal *regard* de Hoëlle Corvest sur le monde. Sa « mal-voyance » s'accompagnait d'une douce lucidité, d'une rare intelligence sensible, d'une parole à la syntaxe lumineuse ! Elle nous enseignait que l'on marche avec tout son être et avec tous les êtres, avec le cri des enfants et le vent dans les feuilles, avec la déclivité du sol et l'hygrométrie de l'air. Elle décrivait la *déambulation libre* dont même un aveugle peut jouir lorsque les espaces se laissent lire, et à l'inverse les *espaces-cauchemars* noyés de bruit et parsemés d'OPNI !

Charme encore d'Ariane Wilson, la plus audacieuse des chercheuses pédestres ! Nous l'avons *vue*, de nos yeux imaginants *vue*, son violoncelle sur le dos, traverser les massifs de l'Himalaya. Nous l'avons *entendue* jouer de son archet, sur les pics de glace, les fugues de Jean-Sébastien Bach ! - certains ont eu la grâce d'en écouter quelques mesures une nuit dans la cave sur un violoncelle de passage. Nous avons suivi avec elle la marche hypnose des chamanes en quête de savoir circambulatoire, qui inscrivent pour leurs peuples des lignes de vie dans le paysage.

Génie poétique *et* politique de la marche : qui oubliera le soir spécial où nous marchâmes ensemble - ensemble, enfin, les « savants » et les « villageois », du même pas sur la terre-, pour *nommer un chemin*. Et la deuxième moitié du voyage, dans la lumière de la bibliothèque pleine comme un œuf, sous la conduite d'Emmanuel Fillot, sculpteur poétique, cette fois dans la substance dont sont faites nos âmes. Et du nom, glané mot après mot dans le cœur et le savoir des hommes des cinq parties du monde, qu'il nous proposa pour ce que nos pas avaient accompli : *Le chemin du monde comme il va, et d'ailleurs la nuit*.

Le charme de la marche fut présent tous les jours sous les formes les plus inattendues. Par exemple dans les combinaisons de plastique noir que nous enfilâmes laborieusement pour nous retrouver, 44 pingouins des deux genres sur la plage de Hauteville (?) pour un « longe-côte » dont la force des vagues nous interdit la réalisation mais non l'imagination !

Le génie poétique de la marche, nous le retrouvions dans certaines séquences étranges, amères ou drôlatiques de cinéma noir et blanc que Marielle Gros nous montra un soir dans le grenier du château ; ou dans ces fascinantes « Etudes sur Paris » d'André Sauvage en 1928 que projeta Nicolas Tixier.

Ou encore dans ces images de *Mummi*, la « robote sexy » de la haute technologie japonaise, dont Naoko Abe nota précisément la démarche, le dernier soir dans ce même grenier, puis la dansa à plusieurs reprises pour notre plus grande joie! Naoko, éclaira pour nous, par l'entremise de la subtile notation Laban, la parenté profonde de la marche et de la danse, et qu'elle s'écrivit, poème sur le papier comme à la surface de la terre.

La poésie de la marche, elle prit aussi le visage haut et clair d'Hendrik Sturm, qui transmutait devant nos yeux un segment de 200 mètres le long de la Cartoucherie de Vincennes en échantillon prodigieux de la vie du monde. Marcher n'est pas franchir un espace, mais faire lever sous ses pas tous les espaces

qui le trament. Nous ne marchons pas seulement ici et maintenant, si nous avons des yeux et des âmes pour résonner avec ce qui s'inscrit dans ces pas où nous mettons les nôtres.

« Un géographe qui ne se perd pas est un géographe perdu », nous rappela André Carpentier, le bon flâneur de Montréal et de ses 450 kilomètres de ruelles, ses parcs et ses cafés, dont il tisse quelques uns de ses livres. Il nous raconte les Ateliers Nomades, les Ateliers Rives & Dérives organisés par « La Traversée », le Centre géopoétique Québécois. Le poème est dans la rue!

Frédéric de Konnincq invita à nos flâneries le grand poète japonais du 17<sup>ème</sup> siècle, Matsuo Basho. Ce maître du Haïku honorait le « dieu de la bougeotte » qui le jettait sur les chemins du monde. Le haïku, souvent fait en chemin ou à ses étapes, exprime le pouvoir discret de la marche, qui, nous introduisant dans un rapport ni utilitariste ni métaphorique au monde, révèle la part intacte d'insolite qui habite la réalité ordinaire.

La dernière heure du dernier jour du colloque sonnait lorsque le « sculpteur paléolithique » brandit le totem de la marche : un crâne de fou de bassan planté fier sur le bâton orné des attributs du paysage. Yannick François, au ton de terrien avisé et jovial nous montrait ce qu'est marcher en terre vive. « Creative walking » ironisa-t-il chaleureusement, en évoquant le magnifique mille-pattes qu'il avait croisé en venant, nous l'offrant en symbole !

Je me suis employé, en repensant à ces « jours tranquilles à Cerisy », à relever les divers sens que ce mot de génie (de la marche), polysémique en diable, a pris au long du colloque : Le charme, que je viens d'évoquer était le moins anticipable ; mais on peut décliner le génie *générique* de la marche de plusieurs autres façons.

Il y a un génie savant de la marche – et même une véritable science du corps mobile. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'évolution du corps dans l'espace, n'est pas un simple champ applicatif de la science plus fondamentale. Alain Berthoz nous montra avec force (et charme lui aussi!) que le rapport à l'espace est essentiel à toutes les fonctions du cerveau, et que ce rapport, instruit des diverses géométries (euclidiennes ou pas) dont nous sommes capables, ne tombe pas du ciel mais nous vient du corps en acte, donc de la marche ! Si le cerveau est la condition de la marche, la réciproque est également vraie ! La géométrie est fille de nos gestes pensait Henri Poincaré. Même les précieux *nombres entiers* sont la trace de nos modestes *pas*. Les affaires humaines ne sont pas en reste : l'empathie n'est possible que parce que nous avons appris à « changer de point de vue » au sens spatial avant d'être mental.

Les sciences les plus contemporaines se penchent sur le berceau de la marche : la Robotique est de celles-là. Jean-Paul Laumond nous montra des humanoïdes de plus en plus... séduisants ! La marche, assure-t-il, est la plus haute fonction dont on peut doter une machine : il aura fallu bien moins longtemps à un robot pour nous battre aux échecs que pour acquérir une démarche comparable aux nôtres en performance et en élégance ! Que les personnes très âgées se rassurent, les assistants humanoïdes, nouveaux 'meilleurs amis de l'homme' se préparent dans les laboratoires !

Avec Gilles Kemoun, la recherche en médecine explore intensivement les potentiels et les pathologies de la marche, considérée non plus seulement comme une compétence physique, mais comme une *fonction cognitive*, et même « thymo-cognitive » : il y a un lien étroit entre humeur, posture et démarche. Il suffit, pour ainsi dire de regarder comment vous marchez pour savoir comment vous allez !

La science de la marche – les sciences, bien plutôt ! Avant la physiologie et les neurosciences, il y a la géographie, la sociologie, l'économie, l'anthropologie !

Anne Jarrigeon étudie l'écriture des gestes et des corps dans l'espace public, examine « l'esthétique ordinaire du bas du corps » (les chaussures, indicateurs de statut), voyant dans la marche une expérience esthétique complète, pouvant aller jusqu'à la construction d'un style au détriment du bien-être ! Bref, la marche clef de voûte d'une passionnante Anthropologie poétique.

Eric Le Breton sut calmer momentanément l'euphorie piéto-philique qui traversait notre colloque, en rappelant que pour une large part de l'humanité la marche est une contrainte harassante et bien peu poétique... La marche « paysanne » ou « insulaire », comme il la nomma (non sans déclencher quelques controverses) est loin de celle des *cosmopolites* ou des *navetteurs*. Pire: les dispositifs (techniques, déictiques, sécuritaires) de l'Hypermobilité rejettent dans un enclavement accru cette part de la population urbaine (les *pauvres*) qui n'y a guère accès.

Avec Stéphane Tonnelat, nous comprenons encore mieux que la marche est très politique.

« infrapolitique » et « microéconomique » préfère-t-il dire, en étudiant avec précision par exemple la piétonisation de Times Square, le mythique carrefour du cœur de New York. Comment par exemple les Sénégalais de Times Square savent très bien vendre en marchant ! Comment pour eux la marche est une « couverture » et une ressource, parce qu'elle s'adosse à un « script public » : la revendication légitime de l'espace public comme Bien Commun. Et comment il y a une sorte de script caché, un « ordre de la marche », que tous respectent (policiers aussi bien que vendeurs à la sauvette) : Ne pas courir, ne pas stationner. En ce sens la marche est aussi une ressource pour se révolter !

La géographie, très présente dans le colloque fut particulièrement illustrée par Sonia Lavadinho. S'appuyant sur des exemples suisses, elle souligna la modernité de la marche, qui succède à l'automobile en tant que « couteau suisse » de la mobilité. C'est elle par exemple qui permet une « mobilité constellaire » autour des réseaux de transport en commun, ou l'existence de « stations temporelles » dans les parcours urbains. La mobilité *active* est hybride, plutôt que strictement corporelle. Et l'émergence du « marcheur augmenté » conduit à l'accroissement des sociabilités et de la *reliance* : Bel exemple de la poussette ajustable pour permettre à bébé de participer à la conversation à table!

De la géographie à l'urbanisme, il n'y a qu'un pas. Steven Melemis nous montra « l'urbanisme comme science des tracés », à l'articulation pour ainsi dire du concepteur et du marcheur. Il invite, avec Tim Ingold (« Une brève histoire des lignes »), à une écologie des signes et des lignes, prolongeant ainsi la critique du plan et de la carte qui traversa une partie du colloque. Vers de nouvelles formes d'*Atlas* -l'art de mettre des mots sur les images-, et de *parcours commentés* (« le lieu où les choses sont dites »).

Des formes nouvelles d'analyse et de connaissance de la ville, où la marche tient un rôle central, il y en a donc vraiment. Nicolas Tixier se chargea de nous en convaincre en racontant les *transects urbains* qu'il pratique avec le Collectif Bazar Urbain. Le Transect, hybridation de la coupe technique et du parcours sensible, induit une posture « diagonale » qui réunit analyse et conception, et articule expertise savante et participation habitante ! Mais autour de projets qui ont chacun leur inspiration spécifique. Belle illustration : la « table longue » le long de laquelle on marche en parlant, bien plus productive que la traditionnelle table ronde des concertations qui... tournent en rond !

A cette vision d'une connaissance-action qui respecte les échelles locales (fussent-elles longitudinales, comme dans les transects), Gilles Delalex apporta un élégant écho par sa critique de la « ville sans couture », c'est-à-dire de l'image d'un monde lisse où tout glisserait sans discontinuité et sans heur. La mode du « seamless », comme celle du « flux tendu » (le *lean management*) fait des ravages chez les architectes, qui se mettent à vouloir effacer tout seuil, toute discontinuité, toute rupture visible, dans une sorte de mythologie du continu, dont les effets néfastes se font déjà sentir (désorientation, confusion, effets idéologique de masquage des imperfections..).

Autre volet des sciences humaines : l'économie a-t-elle aussi quelque chose à dire de la marche ou à apprendre d'elle ? Yann Moulier-Boutang fit appel... aux abeilles ! Alors que le spectre de leur

disparition plane, on découvre que leur contribution à l'économie mondiale est 5000 fois supérieure à la valeur directe de leur miel délectable. L'agriculture ne saurait se passer de leur œuvre pollinisatrice. Les effets indirects (les *externalités*) de la marche, l'apport irremplaçable de sa « lenteur » à notre connaissance de la terre, pour ne rien dire de ses effets dans l'ordre de la santé et de bien d'autres, sont pareillement considérables, si seulement on savait et voulait les mesurer !

Nous avons parcouru au pas de charge ces deux volets du *génie* que sont le charme poétique et la diversité des savoirs. Et avons croisé plusieurs fois en chemin le *génie urbain* de la marche. Mireille Apel-Muller souligna la place centrale de la marche pour une « ville en mouvement » en citant Jane Jacobs pour qui la présence des piétons est à elle seule le signe de l'urbanité d'une ville ! Et en montrant comment une large part des innovations en matière de mobilité urbaine concerne l'équipement et l'*augmentation* de la personne mobile. Jusqu'à l'automobile elle-même, qui dans ses formes les plus novatrices, fait de la personne un « mobile dans le mobile » !

Sabine Chardonnet-Darmaillacq ouvre grand le champ et le chantier de la ville mobile à la lumière de la marche. Le marcheur n'est pas qu'un pié-ton affirme-t-elle, c'est aussi un mani-ton et un *récepton* ! La marche n'est-elle pas une... compétence au dépaysement ? Elle valorise l'entre-deux, en dépit de la prégnance fonctionnaliste et réductrice de l'origine et de la destination. Par delà la masse impressionnante de connaissances et de concepts issus des travaux de recherche qu'elle dirige sur des terrains parisiens et franciliens, Sabine nous enchanta de sa vision de la marche comme une véritable *nage urbaine* !

La table ronde « Marche en ville » animée par Bruno Gouyette mit en évidence la valeur de la marche comme nouveau regard porté sur la ville, plus encore que comme partie de l'ensemble des déplacements urbains. Bruno suggère que dans l'économie de la rareté, rendue inéluctable par les enjeux du développement durable, la marche est appelée à jouer un rôle clef. Elle permet de déjouer le spectre d'une immobilité forcée, au profit d'une « autre mobilité », plus frugale mais non moins intense.

Olivier Frérot rappelle que l'histoire de l'urbanisme fut liée à celle de l'hygiénisme, et à ses principes de séparation des flux. A Lyon, cela se traduisit par l'entrée de l'autoroute au cœur de la ville ! Les années 1990 voient la prise de conscience de l'enjeu des espaces publics. Les projets actuels intègrent les ruelles et venelles de Lyon, dans une Carte des Liens Urbains qui relie places et jardins. La marche est le mode de *l'existence* urbaine, dit-il en référence au philosophe Henri Maldiney.

Avec Ricardo Montezuma, nous avons un regard pénétrant sur les enjeux du renouveau des espaces publics dans les grandes villes sud-américaines. La marche y est encore socialement très dévalorisée, signe d'extrême pauvreté ! Par contre la qualité des espaces et équipements collectifs, dont la marche et les transports publics sont les modes naturels, constitue le levier d'une stratégie efficace de transformation urbaine, comme le montrent les exemples de Medellin et de Bogota, qui après des années noires connaissent une renaissance sociale, économique et environnementale.

La « réponse par l'espace public », nous l'avons également dans le cas moins grave mais aussi intéressant de la ville de Vannes, en quête d'une identité culturelle renouvelée. Eloi le Mouel nous donna l'exemple d'une scénographie urbaine autour d'un festival de la photo de mer, qui innove sur « la forme et le fond des parcours pédestres ». Là encore, la marche, *duale* de l'espace public, prouve son pouvoir régénérateur.

La puissance poético-politique de la marche, à l'œuvre dans les démarches des artistes, préside également au dispositif des « Promenades Urbaines » créé par Yves Clerget il y a 20 ans. Loïc Mayoux tint à lui rendre hommage (un « génie de la marche » en personne, dit-il, en citant son dicton favori : *Faire feu de tout bois* !). La Promenade Urbaine permet la rencontre des savoirs experts et des savoirs habitants (*maîtrise d'usage*). Elle peut devenir un outil de formation des métiers de la ville, un support des politiques d'innovation. Mais, le plus modeste est parfois le plus beau (tel est le génie de la marche), et Loïc enchantait son public à l'évocation des « miséricordes de fortune » dont la ville est encore porteuse...

Le génie urbain de la marche, nous en eûmes une illustration puissante et belle avec le récit de l'association marseillaise « Lire la ville ». Chantal Deckmyn nous en conta les buts et la méthode. Aider des chômeurs de longue durée, souvent affectés de multiples difficultés, à retrouver une intégration sociale et professionnelle. La méthode est véritablement littéraire, nourrie de géographie urbaine : construire et entrelacer les récits biographiques et les récits urbains, qui révèlent des lieux, des formes riches, des potentiels de développement territorial et de développement personnel. Le film qui courait le long de « Madame la Rivière » pendant le récit de Chantal, nous restera en mémoire...

Ces évocations constituent une autre déclinaison du *génie* de la marche : l'*ingénierie* ! Urbaine, sociale, architecturale, comme nous venons de le voir. Mais l'industrie n'est pas en reste ! Nous en eûmes un aperçu passionnant avec l'équipe de Salomon, l'une des entreprises leaders pour les équipements de sport et... de marche. Jean-Marc Djian et ses collègues ne se contentèrent pas de nous présenter

l'analyse fine et complexe de la marche qu'un groupe international comme le leur intègre à sa réflexion stratégique ; ni de nous convaincre des vertus la marche « pieds nus » ! Après le déjeuner ils nous entraînèrent au bout du parc pour nous... apprendre à courir –en essayant diverses sortes de chaussures, ou aucunes !

Le pied nu ! –Jérôme Monnet, sociologue randonneur impénitent, en avait fait l'éloge dès les premières heures du colloque en nous entraînant à marcher, à l'aube et à cru sur les graviers de la cour (puis sur l'herbe grasse en récompense). Développer l'intelligence du pied ! Il analyse l'intelligence de la randonnée à travers le fonctionnement d'un puissant Forum numérique (5500 randonneurs et 220 000 messages) auquel il participe lui-même. Une vraie culture technique et sociale, et environnementale, de la marche.

Athanasios Tubidis, designer automobile chez Peugeot-Citroen, nous offrit un voyage prodigieux dans l'imaginaire contemporain de la mobilité personnelle, qu'un groupe comme le sien doit explorer pour offrir des produits qui s'y inscrivent. Entre la « sculpture roulante » des années 1950, magnifiée par la Mustang lancée à l'assaut de la mythique Route 66, et le corps humain presque mutant du 21<sup>ème</sup> siècle, il y a une évolution radicale. Significativement, c'est plus avec de la musique et des musiciens, qu'avec des objets roulants ou des « conducteurs », qu'il choisit de signifier les nouveaux registres de son inspiration automobile.

Véronique Michaud nous apporta des résultats d'enquêtes auprès des collectivités membres du Club des villes et territoires cyclables, qu'elle anime. Oui, la marche figure de mieux en mieux dans les préoccupations des élus ! Oui, elle est de mieux en mieux comprise comme un efficace « expanseur » des réseaux de transport public. Grande experte en multimodalité urbaine, puisque son expérience va du transport public aux taxis et du vélo à la marche, Véronique est bien placée pour dire l'irremplaçable puissance intermodale de la marche. Le génie de la marche, c'est *d'être entre*, d'assurer sans repos l'entre-deux des modes, l'entre-deux des choses de la ville et des choses de la vie !

Autre entrée dans le génie de marche, *la personne*, le corps-et-âme du marcheur : Lieu de nouvelles ingénieries, voire de nouvelles industries, où le loisir et le fonctionnalisme ne sont plus si distincts, où le naturel et l'artificiel le sont de moins en moins ? Sans les craindre ni les éviter, notre colloque ne s'est pas livré sans discernement aux perspectives technologiques et économiques de la marche moderne. Le Marcheur, dont Georges Amar a dressé la figure dès l'ouverture du colloque, est à la fois un *singulier* irréductible à toutes disciplines (y compris scientifiques), et le foyer, le levier le plus



puissant de notre rapport au monde et aux autres. « Un piéton, rien de plus », disait de lui-même Arthur Rimbaud, un « piéton considérable » complétèrent Mallarmé et Isaac Joseph.

Le corps, le corps-mouvement, a été très présent dans notre colloque, et pas seulement comme « objet » de science. Isabelle Ginot nous fit partager le formidable savoir pratique de Moshe Feldenkrais, ce grand pédagogue de la mobilité corporelle. Par des paroles et par l'exercice. Explorons le rapport du regard à la marche (« Bon pied bon œil ! »), aussi bien que l'indépendance de la tête et du reste du corps. Transformer, nous dit-elle, sa relation à l'environnement (« changer de regard ») induit une transformation des appuis des pieds au sol. Après dîner, Isabelle nous réunit dans la nouvelle belle salle de la *Laiterie*, pour un travail au sol d'une bonne heure dont nous sortîmes le corps neuf !

Enfin, et pour finir par le commencement, notons qu'une des premières conférences a été, comme un hommage de la pensée au corps, celle d'un jeune philosophe amoureux de la marche. Frédéric Gros, nous invita à relire la « 7<sup>ème</sup> lettre de Platon », dans laquelle le plus haut degré de la connaissance est simplement celui de la familiarité que procure la fréquentation des choses. Fréquenter tranquillement, n'est-ce pas une belle définition de la marche ? Frédéric y ajouta le concept de gratitude chez Epicure, avant de conclure : dépêchons-nous d'être vieux ! Car le souvenir du parcours, à l'arrivée, est encore plus heureux, empli de gratitude pour tous les êtres rencontrés, que le parcours lui-même !

Concluons cette marche à pas comptés dans le riche paysage de la marche par... le *design*. Il fut à sa façon le miroir et un point d'éclosion (comme on parle du point d'ébullition de l'eau) de ce colloque. Olivier Hirt et Francesca Cozzolino avaient préparé avec un groupe d'étudiants de l'ENSCI, un atelier créatif auquel contribuèrent tous les participants du colloque, mais aussi tout un groupe de collégiens du village de Cerisy accompagnés de leurs enseignants. Et plusieurs de ces adolescents firent preuve d'un esprit critique et créatif remarqué ! La vertu du design, qu'il partage d'une certaine façon avec la ville et avec la marche, c'est d'agencer de multiples langages, savants et sensibles, spécialisés et vernaculaires, sans qu'aucun d'eux ne domine les autres, pour faire apparaître des mondes ou des choses qui n'existent pas encore. Le *Design Workshop* organisé en 6 groupes-thèmes par les étudiants (à partir du dispositif, inventé par eux, du *bâton de marche augmenté*), fut productif, très productif : La marche est invention ! Ces mêmes étudiants se livrèrent à l'exercice du « rapport d'étonnement » en fin de colloque. Ils apprécièrent le climat de bienveillance et s'étonnèrent du peu de dissensus qui ont marqué notre colloque. Signe des temps ? Génie de la marche ? Yves Winkin se joignit à eux, « s'étonna » que l'on ait pu passer 7 jours aussi denses autour d'un geste aussi simple ! releva quelques manques, approches internationales par exemple, et rites de passages, tels que la marche à l'échafaud et la marche nuptiale !

